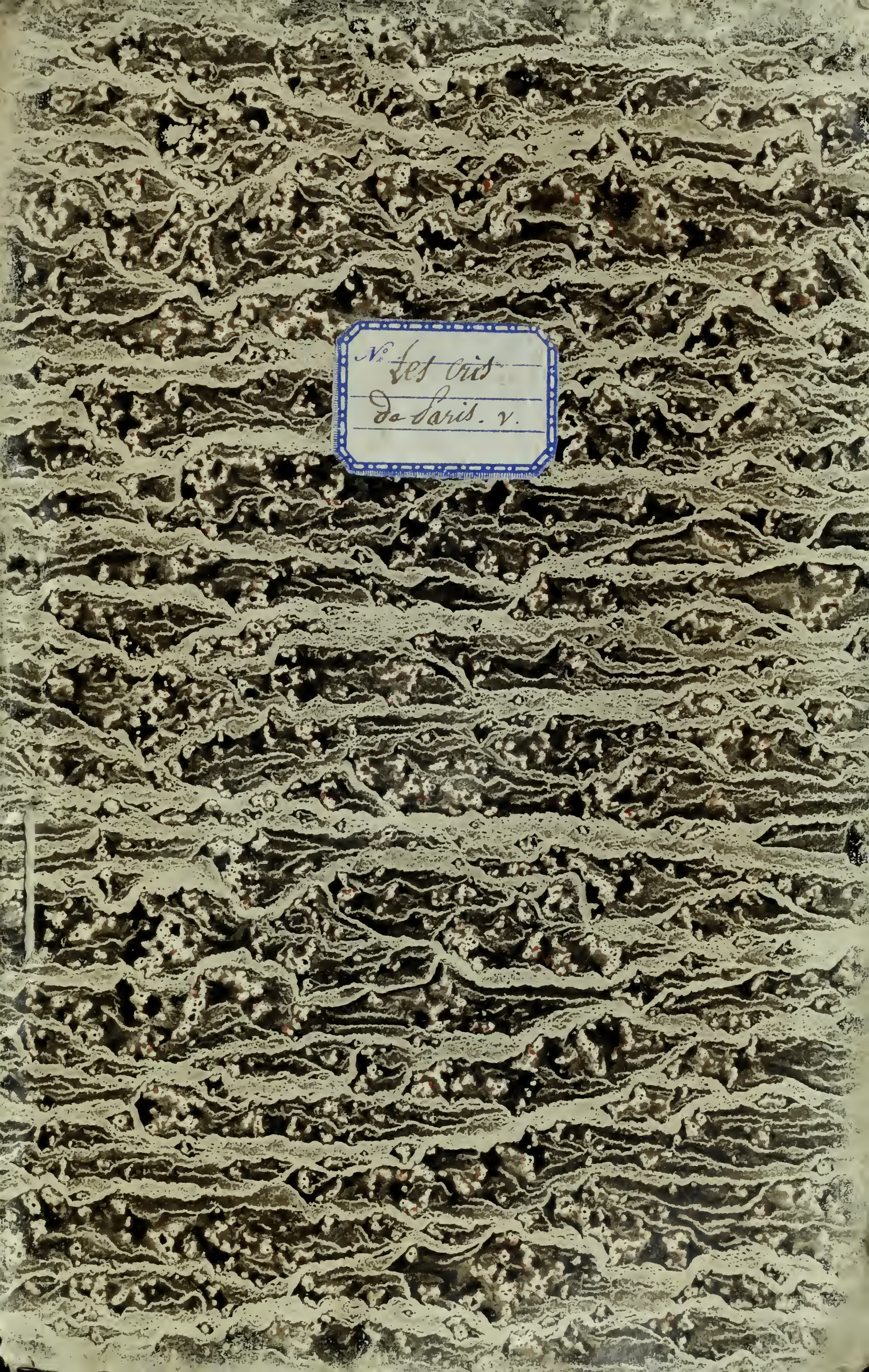


No. Les cris
de Paris. V.

LES
CRIS DE PARIS,

TABLEAU POISSARD EN UN ACTE,

MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR MM. FRANCIS, SIMONIN ET DARTOIS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 18 SEPTEMBRE 1822.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,
AU GRAND MAGASIN DE PIECES DE THEATRES ANCIENNES ET MODERNES,
CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-EDITEUR,
RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI,
ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GRAND-JEAN, vieux marchand de café, de petits gateaux et de liqueurs	M. LEPEINTRE.
LORRAIN GRAND-JEAN, son fils, carleur de souliers, amant de Claudine.	M. VERNET.
ANDRÉ GRAND-JEAN, son autre fils, marchand d'habits	M. BRUNET.
Mme GRAND-JEAN, la jeune, femme d'André, marchande de vieux chapeaux	Mme VAUTRIN.
La veuve GRAND-JEAN, bru de Grand-Jean, marchande d'allumettes et d'amadou	M. ODRY.
FRANÇOIS, vieux troupier, prétendu de Claudine et marchand de ballets de crin et de plumeaux.	M. LEFÈBVRE
BARDAUD, Jardinier d'Argenteuil et marchand de fruits et de légumes	M. ARNAL.
CLAUDINE, sœur et pupille de Bardaud	Mlle PAULINE.
CRÉPIN, cordonnier et caporal de la garde nationale	M. FLEURY.
HYPOLITE, commis d'un prix fixe, amoureux de Claudine	M. LEGRAND.
JACQUOT, ramoneur et décroteur.	Le petit BOUGNOL.

Divers marchands et marchandes.
Une patrouille de bizets.
Plusieurs fallots.

La scène est à Paris, à la halle, vers quatre heures du matin.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LES CRIS DE PARIS,

TABLEAU POISSARD.

Le théâtre représente une partie du marché des Innocens; le théâtre est faiblement éclairé par plusieurs réverbères. On aperçoit de loin la fontaine. À gauche, une petite table avec une chaise; sur la table, une petite fontaine pour le café à la crême, une cuvette, des verres, des tasses, des bouteilles, une corbeille pleine de gâteaux. A droite, une espèce d'armoire où sont renfermés les balais et les plumeaux de François.

SCÈNE PREMIÈRE.

Deux ou trois FALLOTS et un peu après CRÉPIN, *caporal à la tête d'une patrouille de garde nationale.*

LES FALLOTS.

Fallots! fallots!...

Deux ou trois personnes traversent le théâtre.

GRAD-JEAN, *dans la coulisse.*

Aimez, buvez, croissez, vignes, fillettes,
Joliettes,
Car toujours on boira,
On aimera,
On boira,
On aimera.

SCENE II.

Les Précédens, GRAND-JEAN.

LE PÈRE GRAND-JEAN.

Lorsque Dieu fit Adam,
Il fit aussi sa compagne,
A tous deux leur disant :
Que le bonheur vous accompagne.
Aimez, buvez, croissez, vignes, fillettes,
Joliettes, etc.

La patrouille vient.

GRAND-JEAN, *essuyant des tasses.*

Allons, les enfans de la jubilation!... le café z'à la crême double, à trois sous la tasse. Eh ben! eh ben! not'caporal, est-ce quc vous craignez que je mange le mot d'ordre; que vous passez sans donner un coup d'chapeau à c'te vieille demoiselle?... (*Il montre la bouteille*). Vous en avez pourtant décoiffé plus d'une.

CRÉPIN.

Halte! ..Allons, dix sous de mêlé en cinq verres, et filons.

GRAND-JEAN, *les servant.*

Filons, filons.... v'là ben z'un mot de chef de file.... allons, allons, faites comme moi...

AIR : *En l'honneur du duc de Bordeaux.*

Viens, doux nectar, viens, dans mon sein !
Tappe,
Frappe,
Mets-nous en train !
En l'honnenr d' nos soldats bourgeois,
Allons l'vez le coude !
Que personn' n' boude !
Buvez un' bonn' fois ;
Sans peur, moi, j'y bois
Tant qu' y a d' jours dans l' mois ;
Tappe,
Frappe,
L' vin qu'est en grappe,
A son tour, s'ra dans mon cellier.
Tappe,
Frappe ;
Si l'ivresse m'attrappe,
J'espèr' ben tomber le dernier.

D'un vieux troupier c'est le refrein :
Tappe,
Frappe,
Mets-nous en train.
Garde-à-vous, joyeux vétérans !
Sans bruit, sans alarme !
Saisissez votre arme !
La charge en deux temps ;
En joue ! et feu ! v'lan !...
Rechargez à l'instant !
Tapppe,
Frappe, etc.

Tiens, v'là c'mauvais sujet d'François.

CRÉPIN.

François, le marchand de plumeaux.

GRAND-JEAN.

Regardez-le moi donc ; d'où c'qui sort, n'a-t'y pas l'air d'chercher à s'faire ramasser ?

CRÉPIN, *à la patrouille.*

En avant, marche.

La patrouille sort.

SCENE III.

Les Précédens, FRANÇOIS.

GRAND-JEAN, *criant.*

En voulez-vous des balais d'crin, des houssoirs et des plumeaux, mesdames ?

FRANÇOIS.

Ah ! l'vieux père Lagoutte !.. est-c'que ça ne va pas mieux à c'matin ? vîte un gâteau et un poisson en deux verres.

GRAND-JEAN, *lui donnant des flûtes et lui versant à boire.*

C'est ça, le concerto de flûte avec accompagnement z'obligé. C'est fini, pour quant à moi.

FRANÇOIS.

Est-c'que l'horloge de l'hôpital z'est dérangé ? qu'il n'veut plus boire, not'ancien ?... à la vôtre. (*Parlant à lui-même*). Depêche-toi de prendre ta place ; gn'y aura de la foule ce soir. Voulez-vous que je paye quelque chose pour avoir gardé mon hotte ?

GRAND-JEAN, *à François.*

Comme tu vas d'l'avant!... est-ce que cette nuit le piquet voleur z'a été son train ?

FRANÇOIS.

Comme tu dis, malin.

Il prend sa hotte.

GRAND-JEAN.

Et au lieur d'aller vendre tes balais et tes plumeaux, tu viens ici attendre cet imbécile de Bardaud et sa sœur Claudine que tu enjoles, si bien qu'ils n'emportent jamais d'la halle une centime d'la vent'd'leux fruits et d'leux légumes.

FRANÇOIS.

Prends donc garde, v'là que tu t'enrhumes.

GRAND-JEAN.

C'que j'dis n'est p't-être pas vrai ?...

FRANÇOIS.

Ben du contraire...

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

J'en tiens pour la petit' Claudine,
J' maigris qu' j'en d'viens comme un' sardine !
J' brûl' pour ell' d'un feu peu commun.
Curpidon z'et moi ça n' fait qu'un ;
Oui, d' l'amour je suis la ressemblance.

GRAND-JEAN.

C' n'est pas par la figure, j' pense.

FRANÇOIS.

J' nous r'semblons du moins par le dos;
S'il port' des plum', j' port' des plumeaux.

SCENE IV.

Les précédens, le petit JACQUOT et plusieurs petits RAMONEURS et DÉCROTTEURS.

LE PETIT JACQUOT.

Ah! ramona la chemina du haut en bas!...

LES AUTRES.

Ah! ramona la chemina!...

FRANÇOIS, *s'en allant.*

Achetez des balais d'crin, des houssoirs, des plumeaux... marchand d'plumeaux.

GRAND-JEAN, *le retenant.*

Tu n'as qu'à bien te tenir toujours, car, si je te prends à faire trop ton gentil auprès de c't'innocente, j'te prouv'rai que j'ai encore au bout du bras un houssoir qui vaut mieux que tous ceux qu't'as dans ton hotte.

FRANÇOIS.

Ah! j'sais qu'tout d'même vous êtes encore bon là.... mais faut qu'ça soit vous. . un chacun vous respecte z'à raison qu'vous êtes un vieux d'âge et d'vertus... si ce n'était ça, ah!...

GRAND-JEAN.

Ah!

FRANÇOIS.

Ah! (*A part*). Tais-toi, ma langue, j'vas te payer z'un canon.

GRAND-JEAN.

N'rognone point : tout vieux z'et tout cassé que j'suis, père ou grand-père de plus de trente individus, qui sont tous grouillans de santé, de courage et de probité, j'en enfoncerais plus d'malins comme toi que j'n'en ai fait pousser pendant trente ans de ménage.

FRANÇOIS.

Allons, c'est dit, pas de marron, ce n'est pas la saison.

GRAND-JEAN, *apercevant Hyppolite.*

Eh! tiens, en v'là zun, qu'si l'on enrégimentait des hommes d'ton espèce, il s'rait ben dans l'cas d'commander une compagnie.

FRANÇOIS.

Eh! c'est le neveu d'vot' bru, la veuve Grand-Jean, le jeune Hyppolite, qui est commis dans un prix fisque; il est dans une belle état. (*Il sort en criant.*) Achetez des bons balais de crin, des houssoirs et des plumeaux.

SCENE V.

GRAND-JEAN père, HIPPOLYTE, JACQUOT.

GRAND-JEAN.

Un homme qui tient z'à une famille honnête ! c'est y tannant, que le ciel laisse pousser d'aussi mauvais champignons dans un bon terrein !

HYPOLYTE.

Coquine de Roulette ! trente coups de suite ! Le beau-père de ma tante qui est encore là... C'est vous, père Grand-Jean ?

GRAND-JEAN.

Oui, mon beau Monsieur, j'vais fermer bientôt ma boutique et vous allez bientôt ouvrir la vôtre... Mais vous v'là d'bien bonne heure par ici, vous m'avez furieusemen l'air d' ces gens qui sont tous les matins levés de la veille... Vous avez, j'crois, autant besoin qu'moi d'faire une partie de traversin, hein ?

HYPOLITE.

Oui, j'ai passé une partie de la nuit.

GRAND-JEAN.

A jouer, je l'parie.

HYPOLITE.

Juste ! Oh ! je suis ambitieux, moi, et je ne connais que la roulette qui puisse me pousser.

AIR *du fleuve de la vie.*

Toujours guidé par l'espérance,
En jouant on peut s'enrichir
Avec l'argent vient la puissance,
Un bel emploi peut s'obtenir.
Grâce à cette aimable industrie,
On monte enfin au premier rang ;
C'est ainsi qu'on descend gaîment
Le fleuve de la vie.

GRAND-JEAN.

Ça fait une jolie navigation.

Même Air.

Dans ton ardeur pour les richesses,
Au jeu j' te vois t'abandonner;
Tu nag's d'abord dans les espèces,
Mais la chance vient à tourner.
Tu perds tout, et, dans ta folie,
Tu cours te noyer à ton tour;
V'là comme tu descendras un jour
Le fleuve de la vie.

UN PORTEUR D'EAU.

A l'eau! à l'eau! (*Il traverse le théâtre.*)

JACQUOT.

Un coup de brosse, la pratique?

GRAND-JEAN.

Oh! il est joliment brossé comme ça.

HYPOLITE, *à Jacquot.*

Allons, dépêche-toi. (*Il met son pied sur la sellette de Jaquot qui le décrotte.*

GRAND-JEAN.

Vous v'là ben calé pour rentrer dans vot' magasin.

HYPOLITE.

Oh! je le lâche pour aujourd'hui; il faut que je trouve de l'argent et que j'essaye de rattraper celui que j'ai perdu.

GRAND-JEAN.

C'est ça, allez-moi ben vîte mettre en pension vot' toquante et vos berloques; l'préfet s'chargera des mois d'nourrice. Oh! dépravation des mœurs! démolition générale des hommes, des femmes, des enfans, qui atteindra jusqu'au dernier mioche d'la société.

HYPOLITE, *bas à Jacquot.*

Tu comprends ce que je t'ai dit?

JACQUOT.

Pardine! c'testaminet qu'est z'au coin d'la rue des Lavandières; j'vois ça d'ici. J'irai vous avertir aussitôt que mademoiselle Claudine s'ra arrivée... Ah! ça, vous y serez?

HYPPOLITE.

Peti. bêta! puisque je te dis que je t'y attendrai; Ne dis mot à personne.

JACQUOT, *finissant de le cirer.*

V'là ce que c'est, not' bourgeois.

HYPPOLITE.

Tiens, voilà une pièce de quinze sous.

JACQUOT.

J'vas queri d'la monnaie.

HYPOLITE.

Garde tout, et ne manque pas de venir me chercher.

JACQUOT.

Soyez paisible, mon petit homme. Jarni, v'là une bonne étrenne.

GRAND-JEAN. *Il regarde plusieurs marchands de légumes et de poissons qui viennent étaler sur la place.*

Allons, allons, v'là le marché qui s'meuble!... chacun se rend à son poste. J'aime ce tableau là, moi.

AIR *du Vaudeville des Blouses.*

Vive la hall', vive à jamais la halle !
Elle aliment' les petits et les grands;
C'est la nourric' de not' bonn' capitale,
Elle doit êtr' chère à tous ses enfans.

Tandis que chacun dort sur les deux oreilles,
L' bon paysan quitt' ses rustiques toîts,
Et ben gaiment du produit de ses veilles,
Vient engraisser nos paisibles bourgeois.

Là, le pêcheur, sans filets et sans nasse,
Prend, tant qu'il veut, toute espèc' de poisson,
Et le chasseur peut faire bonne chasse,
Sans aucune arme, et sans poudre, et sans plomb.

S'lon les états chez nous chacun s'affiche,
Guy' a z'en tout temps des denré's à tout prix :
Des turbots fins pour la table du riche,
Des harengs saurs pour le pauvre commis.

Pour vendr', ach'ter, tout's les bouch's sont ouvertes;
Pour son commerce on n' s'enrhume jamais;
Tandis qu' l'un crie : à deux sous les noix vertes !
Un autre crie : à deux liards les Anglais!.

Pour les gourmets, et surtout pour les belles,
Les fleurs, les fruits arriv'nt en tout' saison;
C'est là qu'on trouv' des ros's toujours nouvelles,
Du lait tout chaud et des œufs frais... de Lyon.

Chaque province y fait acte d' présence :
Bri', Fontain'bleau ; le Mans tant recherché.
Si bien qu'on peut faire son tour de France,
Pourvu qu'on veuill' fair' le tour du marché.

Dans les emplois faut toujours qu'on s' démène ;
Pour prend' vot' place, on voit tant d'intrigans !
Chez nous, du moins, gn'y a pas d'intrigu' qui tienne ;
On n' prendra pas la plac' des Innocens.

Pour nous fronder, j'avons pas d' journalistes,
Sans s' tourmenter chacun fait son chemin ;
Ici, l' coco coul' pour tous les artistes,
Et la fontain' pour tous les marchands d' vin.

J' sais que j'avons les formes un peu grossières,
Et que j' parlons sans ortographe.... Mais
Lorsque j' disons qu' tous les Français sont fières,
J' crois que j' parlons tout d' même en bon français.

Vive la hall' ! vive à jamais la halle !
Elle aliment' les petits et les grands ;
C'est la nourric' de not' bonn' capitale,
Elle doit êtr' chère à tous ses enfans !

SCENE VI.

Les Précédens, excepté HYPOLITE.

LE Md. DE FOURNEAUX.

Piou, piou, cari, cara, ha, ah! ah! ah!...

LE Md. DE COCO.

V'là le coco, voulez-vous boire ?

LE Md. D'ENCRE.

Lan, bereli, berlan, lan.

LA Mde. DE GATEAUX.

Tout chaud, tout bouillant.

LE Md. DE SOUFLETS.

Marchand de soufflets, et de parapluies.

Pendant les scènes suivantes, divers marchands de petites merceries, de salade, et autres viennent successivement traverser le

théâtre ou étalent leur marchandise sur le second et troisième plans : des porteurs d'eau vont aussi remplir leurs seaux à la fontaine.

GRAND-JEAN.

Viens, mon p'tit Jacquot, toi qu'es un garçon d'ordre, v'là z'un petit restant d'café et un gâteau tout frais, d'avant hier, dont j'te gratifie, z'en récompense de ta bonne conduite (*à part.*) Dire qu'un bambin comme ça vous a plus de raison dans sa petite boule que ben des grands dadais comme nous n'en ons dans tout leux corps !

LA Ve. GRAND-JEAN, *dans la coulisse.*

Ach'tez des allumettes, de l'amadou ! ach'tez à moi, j'vendrai à vous.

GRAND-JEAN.

Tiens, v'là la tante de not' mirliflore d'Hypolite ! c'est dommage qu'il ne soit pas resté là, la marchande d'amadou, aurait battu l'briquet sur ses épaules.

SCÈNE VII.

Les Précédens, LA Ve. GRAND-JEAN.

LA Ve GRAND-JEAN.

Ach'tez des allumettes et d'l'amadou... Mouron pour les p'tits oiseaux.... Ah ! vîte, père Grand-Jean, une tasse de vot'bon café et un p'tit pain, j'tombe d' besoin.

GRAND-JEAN, *la servant.*

V'là vot' affaire, la mère ; c'est-y tout pour à c'matin ?

LA Ve. GRAND-JEAN.

Ah ! j'aurais, au jour d'aujourd'hui, j'aurais un petit service à vous d'mander. C'est l'marché aux fleurs, ça s'rait pourtant ben gentil de votre part de m'avancer, seulement pour deux jours, deux pièces de cent sous pour acheter des bouquets.

GRAND-JEAN.

C'est ça : y a un an, c'était pour acheter des châtaignes ; y a six mois, c'était pour des cerises ; y a trois mois pour des pêches ; y a deux mois, pour des prunes... quoiqu' ça

d'vient donc, tout ça? M'est avis qu'vous d'vez avoir bien des noyaux, ou que queuqu'z'ns vous aident à les casser.

LA Ve. GRAND-JEAN.

Y pensez-vous! à mon âge? Au jour d'aujourd'hui c'est plus ça.

GRAND-JEAN.

Ah! y a pas d'âge qui tienne! vous êtes coutumière du fait, qui a bu boira; et feu défunt, vot'dernier homme, l'aîné d'mes enfans, et votre troisième mari, m'a dit qu'vous étiez une commère...

LA Ve. GRAND-JEAN.

Faut ben qu' jeunesse se passe.

GRAND-JEAN.

Justement, c'est qu'ça n'passe pas avec vous, et jarni, ça commence à m'fatiguer, moi.

LA Ve GRAND-JEAN.

S'il y avait inconduite ou escandale, je ne dirais pas; mais vous savez ben que ma débine vient d'la bonté d' mon cœur; qu'au jour d'aujourd'hui il en coûte les yeux d'la tête pour l'inducation des enfans, et qu'mon neveu z'Hypolite....

GRAND-JEAN.

C'est ca qu'il est gentil! saignez vous donc jusqu'au blanc pour un rouget pareil.

LA Ve GRAND-JEAN.

Lui un rouget! (*pleurant.*) Ah Dieu! traiter comm' ça mon pauv' polite.

AIR: *La sympathie.*

La sympathi' fait que j' ris ou que j'pleure,
Je m' sacrifie aux enfans, aux moineaux;
Et j' veuxcrier jusqu'à ma dernière heure:
» Mourons (*bis*) pour les petits oiseaux,
La sympathi' m' fait crier à toute heure:
» Mourons (*bis*) pour les petits oiseaux

LA Ve. GRAND-JEAN.

Eh ben! père Bougon, m'envoyez-vous au marché aux fleurs, voyons?..

GRAND-JEAN.

Père Bougon, père Bougon... je vous trouve encore excel-

lente... me prenez-vous pour la caisse de secours, ou le bureau de bienfaisance? allez-vous en débiter vot' amadou et vos cailloux, et tâchez d' faire d'une pierre, deux coups.

LA Ve. GRAND-JEAN.

C'est ben facile à dire.

GRAND-JEAN.

Est-c' que le commerce d'allumettes n' va plus.

La Ve. GRAND-JEAN.

Du tout, z'et j'en souffre comme vous pouvez croire.

SCENE VIII.

Les Précédens, LORRAIN.

LORRAIN.

Carleur de souliers!

LA Ve. GRAND-JEAN, *pleurant.*

Comment, père Grand-Jean! c'est vot' dernier mot... vous me refusez deux pauv' pièces de cent sous! v'là les parens au jour d'aujourd'hui.

LORRAIN.

Carleur de souliers! Quoiqu'nous avons donc mère Grand-Jean, n' tourmentez donc pas not' pauv' père comme ça, qu'est-ce que vous voulez?

LA Ve. GRAND-JEAN.

Il me r'fuse deux pauv' pièces de cent sous.

LORRAIN.

T'nez, v'là un écu à la vache, tachez que ça vous dure.

GRAND-JEAN.

Oh! nature! nature! c'est-y là un enfant d'une bonne acabit?

LORRAIN, *à la veuve Grand-Jean.*

Eh ben! vous me refusez?

LA Ve GRAND-JEAN.

J' crains qu'ça n' vous gêne, Lorrain.

LORRAIN.

Du tout, du tout, ma sœur, c'est des p'tites économies que j'ai mises de côté pour mon plaisir, c'est à son adresse.

LA Vᵉ GRAND-JEAN, *l'embrassant.*

Mon bon frère!... (*A part en sortant.*) A la bonne heure, tout carleur de souliers qu'il est au jour d'aujourd'hui, il ne passera pas pour un dur à cuire, celui-là...d'zallumettes et l'amadou!.. (*à Grand-Jean, lui montrant un ecu de* 6 *francs.*) Heim! vieux bougon!... c'est bien fait, j'ai un écu de 6 fr... heim! et puis j'acheterai des bouquets (*elle crie*) des bouquets pour mettre dans les pots et les caraffes. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

Les Précédens, excepté la veuve GRAND-JEAN.

GRAND-JEAN.

Bravo! fiston!... tu commences bien la journée; ça te portera bonheur.

LORRAIN.

Jarni! j'en ai pourtant ben commencé comme ça, qui n'en ont pas mieux fini pour moi... ah! (*soupirant et regardant la place de Claudine.*)

GRAND-JEAN.

Eh! ben... tu pousses des soupirs d'une longueur... tu souffles! tu souffles qu'on dirait du soufflet d' l'orgue de Saint-Eustache...quoiqu'tas donc?

LORRAIN.

C' que j'ai?...t'nez, j'ai c' que vous avez t'eu avant moi, c' que vot' père a t'eu avant vous, ç' que ben d'autres auront z'encore après nous.

GRAND-JEAN.

Est-c' que ton cœur s'rait déjà z'entamé?

LORRAIN.

Z'entamé?.. mieux qu'ça; il est pris qu'il ne m'en reste pas ça!...

GRAND-JEAN.

Pas possible!.. à ton âge?

LORRAIN.

Que voulez-vous, si je suis z'hâtif c' n'est pas ma faute.

GRAND-JEAN.

A qui qu' t'en veux donc ?

LORRAIN.

Comment ! vous n' mettez pas l' doigt d'sus ?

GRAND-JEAN.

Est-c' que ça serait...

LORRAIN.

Du tout.

GRAND-JEAN.

AIR : *Quoi, ma voisine est-tu fâchee?*

S'rait-c' le cœur de la marbrière ?

LORRAIN.

C' n'est pas si dur.

GRAND-JEAN.

S'rait-ce c'te veuv' la chaudronnière ?

LORRAIN.

C' n'est pas si mûr.

GRAND-JEAN.

La marchand' de citrons, d'orange ?

LORRAIN.

C' n'est pas si sûr.

GRAND-JEAN.

La cabartièr', madame Mélange ?

LORRAIN.

C'est bien plus pur.

GRAND-JEAN.

Plus pur, plus sûr ! tiens, z'en mariage, c'est du clair z'et du solide qu'y faut, une bonne dot en un mot...

LORRAIN.

AIR : *Le noble éclat du diadême.*

Sans dentelle et sans cachemire,
Je la vis un soir à Paphos,
Et la beauté pour qui j' soupire,
N'a pas même un p'tit mérinos.
Un modeste fichu d'indienne,
Le bavolet, la fleur des champs;
Des bas bleus, un' juppe de laine,
Ça n'empêch' pas les sentimens.

GRAND-JEAN.

Quoi ! c'est c'te p'tite jardinière d'Argenteuil qui t'a donné

dans l'œil ? . . c' t'elle-là qui vous a pour tuteur un jeune frère qui lui mangera son dernier sou ! . . . ah ! ben . . . tu s'rais joliment z accouplé z'avec c'te jeunesse sans expérience ; l mariage est pour les pauvres un vrai collier d' misère : les enfans pleuvent comme la grêle.

LORRAIN.

Eh ! ben, l' grand mal . . . m'est avis que l' monde tirerait ben vîte à sa fin si gn'y avait qu' les riches pour le r'peupler.

GRAND-JEAN.

Aux pauvres la b'zace ! comme on dit . . . au résumé nous verrons par la suite ; mais pour le quart-d'heure, par toute l'autorité z'et la tendresse que j'ons pour toi, j' t'ordonne d'aller dans un autre quartier r'semeler les particulières et y chercher chaussure à ton pied.

LORRAIN.

Mais, mon père ! . . .

GRAND-JEAN.

Assez causé . . . une goutte à ta petite Claudine et pas de riposte (*Lorrain prend son verre tristement, le père Grand-Jean le regarde, trinque avec lui.*)

AIR *de l'ancien caveau.*

Allons, d' la gaité :
La santé,
D' ta beauté,
Ça doit t' plaire !
Bois donc à plein verre,
Un p'tit coup d' cassis,
Ou d' trois, six ;
Bois, mon fils ;
Ton vieux père
En étouff'rait bien dix.

LORRAIN.

Ne craignez rien ; versez, versez.

LE PÈRE GRAND-JEAN.

Tu ne dirais jamais assez.

LORRAIN, *buvant.*

A ma Claudine, pour toujours.

LE PÈRE GRAND-JEAN.

De tout mon cœur, à tes amours ;
Mais, pour quenqu'temps, r'nonce à Claudine ;
Sur c' point-là, n' crois pas que j' badine.

(*Lorrain paraît très-soumis et très-intimidé par la menace du père Grand-Jean. Après un temps, Grand-Jean reprend avec son fils :*

Allons, de la gaité, etc.

LORRAIN.

A ma Claudine plus je bois,
Plus j' pense à son gentil minois;
Dans l' cassis et dans l' brou-de-noix
C'est toujours elle que je vois.

GRAND-JEAN.

Quoi, Lorrain, tu n'es plus un homme?

LORRAIN.

Qu'voulez-vous? l' sentiment m'assomme!

ENSEMBLE.

Allons, d' la gaité, etc.

GRAND-JEAN, *à part.*

Pauvre petite mère! elle est gentille, tout d' même. (*Haut à Lorrain.*) Allons, allons, (*imitant le cri de Lorrain.*) Carleur d' souliers!.. et file là-dessus. (*Il sort.*)

LORRAIN.

Ah! dieux! c'est-y dur!.. carleur d'souliers.

Mme GRAND-JEAN la jeune, *dans la coulisse.*

Chapeaux à vendre! des vieux chapeaux! vieux bas, vieux jupons, vieux habits à vendre! voilà la marchande de chiff...

ANDRÉ GRAND-JEAN, *aussi dans la coulisse.*

Habits! vieux galons! marchand d'habits!

LORRAIN.

Tiens, mon frère et ma belle-sœur qui viennent comme un fait exprès, faut que j' les mette dans mes intérêts.

(*Ils arrivent chacun par un côté opposé.*)

SCÈNE X.

Les Précédens, excepté GRAND-JEAN père; ANDRÉ, Mme GRAND-JEAN, jeune.

ANDRÉ, *à sa femme*

Tiens, c'est toi, not' femme; tu n't'attendais guères z'à me trouver là?

Mme GRAND-JEAN, jeune.

Ma fine, not' homme, j' n'en sommes pas plus mal à

not' aise pour ça. . . maris et femmes qui font comme nous t'un bon ménage, s' rencontrent avec plaisir de jour comme de nuit.

LORRAIN, *à part.*

S'aiment-ils ! . . s'aiment-ils !

Mme GRAND-JEAN, jeune.

As-tu zétrenné ?

ANDRÉ.

J'ai vendu l'habit jaune, la veste et l' reste z'à un jeune fiancé.

Mme GRAND-JEAN, jeune.

Et l' chapeau ?

ANDRÉ.

C'est pour après la noce, s'il n'est pas sage.

LORRAIN, *à part.*

Ils font d' bonnes affaires, tout d' même !

ANDRE, *apercevant Lorrain.*

Tiens, c'est toi frère, j'avons d' la b'sogne à te donner.

LORRAIN.

Ah ! la bonne rencontre! (*à part*) tant mieux, ça fait que je ne quitterai pas la place (*haut.*) bonjour, chère sœur, bonjour, Grand-Jean.

Mme GRAND-JEAN jeune.

Bonjour, mon garçon !

ANDRÉ.

V'là z'un sac d' vieux escarpins qu'il m' faut m' rafistoler z'à la papa. . . et diligente-toi z'un peu.

LORRAIN, *prenant le sac.*

Donnez, donnez, ça m' connaît, j' vas vous rajeûnir ça z'avec d' bonnes pointes à paillettes.

SCENE XI.

Les Précédens, le père GRAND-JEAN.

GRAND-JEAN, *à Lorrain.*

Eh ben ! te r'voilà z'encore ?

LORRAIN, *prenant le sac d'André.*

Papa, j' suis t'à mon commerce. . . demandez plutôt. . .

GRAND-JEAN, *aux autres.*

Ah! c'est vous, mes enfans!... renvoyez-moi donc c' libertin-là qui s'avise d' penser déjà z'à l'amour.

LORRAIN.

Tiens, j' va t'être majeur dans deux ans.

LE PÈRE GRAND-JEAN.

Laisse-donc pousser tes carabis, bambin.

Mme GRAND-JEAN la jeune.

Ah! il est amoureux c' pauv' garçon!

GRAND-JEAN.

Eh oui! d'une petite jardinière que vous avez vue l'aut' jour sur c'te place!

ANDRÉ.

Claudine, qu'on l'appelle... Ah! mon Dieu, il vient d'y arriver z'un fier accident z'à la pauvre enfant.

TOUS.

Un accident!

ANDRÉ.

Oui, sa charrette vient d'être accrochée z'au coin de la rue de la Ferronnerie, par un carosse qui allait l' diable; tout a été renversé, les choux, les carottes, les oignons, tout était au pillage.

LORRAIN.

Ah! mon Dieu! elle est blessée! j'en suis sûr!..

ANDRÉ.

Du tout, on nous a dit qu'il y avait eu plus d' peur que d' mal.

LORRAIN, *se disposant à sortir.*

Ah! j' veux voir par mes yeux.

GRAND--JEAN.

Non, non, c'est moi qui veux t'y aller. Reste là toi, resserre mes ustensiles; et vous, mes enfans, venez avec moi, j'irons casser z'une croute au Panier fleuri, si gnia point d' bobo.

LORRAIN, *à part.*

Ah dieux! que j' bisque!

Mme GRAND-JEAN jeune, *bas à Lorrain.*

Sois tranquille, nous allons lui parler pour toi.

ANDRÉ, *bas à Lorrain.*

J' vas l'empeaumer si bien qu'y faudra qu'il plie ou qu'il casse.

SCENE XII.

LORRAIN, *seul.*

(*Il défait l'étalage du père Grand-Jean et resserre les ustensiles.*

J' vas rattrouper ben vîte toutes ses bucoliques, et jouer des jambes. (*On entend crier des choux et de la salade.*) Ah mon Dieu! la v'là avec son frère et François... (*Il s'assied sur sa hotte et travaille.*

SCENE XIII.

LORRAIN, BARDAUD, CLAUDINE, FRANÇOIS.

BARDAUD, *traînant une charette qui est remplie de choux, de carottes, etc. Claudine est assise dans la charette, sur les légumes, François pousse par derrière.*

AIR : *Il était une fillette.*

J'arrive avec ma charrette
Qu'on vient d' disloquer un peu ;
C'est ici que j' m'arrête :
V'là d' quoi fair' des pots au feu.
Criant :
Bell's échalottes !
Oignons, carottes.
Ach'tez, ach'tez, en v'là des bottes !
La p'tit' jardinière d'Argenteuil
Va vendr' tout ça dans un clin-d'œil.
Quand la marchande a tant d'attraits,
Les chalands n' lui manquent jamais.

(*Il crie.*) Des choux, des panais, des carottes, v'là du bel oignon, du bel oignon, navets! navets!

LORRAIN, *à part.*

Dieu! quelle est gentille au milieu des navets et des cercifis!.. mon cœur bat la semelle d'une fière force.

CLAUDINE, *à part voyant Lorrain.*

Ah! mon Dieu! c'est lui! il est ben tranquille, y faut qu'y n' m'aime guère.

FRANÇOIS.

Eh ben! est-c' que ça n' va pas mieux, la p'tite mère?

CLAUDINE, *regardant Lorrain.*

Oh! si fait, si fait... oh! ça va mieux maintenant!..

BARDAUD.

A la bonne heure! t'es ben poule mouillée de te retourner les sens pour si peu de chose.

CLAUDINE.

Tiens! si peu de chose! être renversée du haut de c'te charette qu' j'ai manqué m' rompre le cou, et ça par vot' faute: si vous aviez veillé sur not' âne au lieu d'aller boire avec M. François, ça n' s'rait point arrivé.

BARDAUD.

Vraiment! tu n'es p' t'être pas assez grande pour y veiller toi-même! ça pense à s' marier, et c'est pas tant seul'ment en état d' conduire un bouriquet.

CLAUDINE.

C' pauv' Martin, il a été blessé.

BARDAUD.

Eh ben! est-ce que j'ai pas fait son service.

LORRAIN, *travaillant.*

Ah! mon Dieu! j'étais ben inquiet!.. mais par queu ch'min qu' vous avez donc pris, Mamselle, qu' mon père ne vous a pas rencontrée?..

BARDAUD.

J'avons fait l' tour par la rue d' la Ferronnerie...

FRANÇOIS.

Quoiqu'il venait donc faire c' vieux rogomiste-là? n'est-il d'un grand s'cours?

LORRAIN.

Laissez donc! gnia souvent plus de ressource dans un vieux cassé comme lui, qui vous a des sentimens, qu' dans un jeune casseux comme vous qui n'a qu' du bagout.

BARDAUD.

Eh ben! à qui qu'il en a donc le Lorrain?

FRANÇOIS.

Laisse le dire : tu sais ben le proverbe : Lorrain vilain... c'est la jalousie qui vous l'ébouriffe ! . . . Tu n' vois donc pas qu'il reluque depuis queuqu' temps ta sœur.

BARDAUD.

Claudine ?

CLAUDINE.

Lui me r'luque ?

FRANÇOIS.

Eh ! oui, comme si c'était pas à vot frère qu'est vot' tuteur, à vous choisir z'un homme ! . .

BARDAUD, *regardant François.*

Et comme si mon choix n'était pas déjà fait. . . hein ! . .

FRANÇOIS.

Ma foi, quand tu voudras.

CLAUDINE.

Fort bien, mais faudra itou mon consentement. J' suis ostinée, et c'est assez qu'on veut m' donner un homme que j' n'aimons pas, pour que j' préférions celui qu' j'aime.

AIR : *Eh! ma Mère.*

J' vois quell' est votr' amorce,
Mais d' moi j' veux disposer ;
On n' me fait rien fair' par force,
N' comptez donc pas m'épouser.
Vot' amour, je l' dis tout d' même,
Jamais ne me touchera.

LORRAIN *s'avance.*

Vous n' voulez pas qu'on vous aime ?

CLAUDINE.

C'est pas pour vous que j' dis ça.

FRANÇOIS.

J' saurai vous rendre sensible !

CLAUDINE.

A ce projet renoncez.

FRANÇOIS.

Pour vous plair' j' f'rai l'impossible ;

CLAUDINE.

Ça n' s'ra pas encore assez.

J' crains les tintoins d'une famille,
Et j' veux rester comm' me v'là.

LORRAIN.

Quoi! vous voulez rester fille?

CLAUDINE.

C'est pas pour vous que j' dis ça.

BARDAUD.

Tiens, dis donc, François, elle fait la Rebecca, moi qui suis son tuteur, j' vas lui d'mander son consentement... Elle connaît joliment l' code des lois d' monsieur l' Maire!..

LORRAIN.

Elle en sait toujours autant qu'il en faut pour faire sans vot' permission, une bonne ménagère, et vous avec toute vot' science, vous n' serez jamais que deux méchans piliers d' cabaret.

FRANÇOIS.

Te tairas-tu, sansonnet, gare le toupet! J' vas prendre ta grecque pour racomoder mes vieux balais.

LORRAIN.

Quoi qu'y t'en empêche? viens donc voir si gnia mèche.

FRANÇOIS.

Tu vas voir queuqu' chose!.

LORRAIN.

Toi! (*Il le menace.*)

FRANÇOIS.

Oui, moi!

LORRAIN.

Grand savoyard?..

FRANÇOIS.

Méchant gamin!.. (*Ils se posent comme dans la gravure.*)

CLAUDINE.

Finissez, monsieur Lorrain, vous n'êtes pas raisonnable.

LORRAIN.

C'est dit, Mamzelle, c'est dit!.. un seul regard de vous vaut pour moi z'un ordre du commissaire... Mais toi, tu peux te t'nir ben heureux que j'aie autant d' respect pour la beauté timide!

BARDAUD.

C'est bon, c'est bon, va z'à ta b'sogne; et toi Claudine, déballe nos fruits et nos légumes.

(*Lorrain s'éloigne en menaçant François.*)

CLAUDINE.

Est-ce que tu ne viens pas m'aider?

BARDAUD

Oui v'là que j'y allons! commence toujours.

FRANÇOIS, *sur le devant de la scène avec Bardaud.*

T'es trop faible avec elle.

BARDAUD.

Qu' veux-tu? c'est z'une fille, il faut qu' ça parle.

FRANÇOIS.

C'est conséquent... ah! çà, quand buvons-nous le vin des accordailles?

BARDAUD.

Sur le champ... subito... allons aux barreaux verts, gnia là une grosse servante qu'est ben réjouie, et qui rit toujours quand elle m' voit... c'est qu'elle est joliment jolie, quand ell' s' met sur son propre!

FRANÇOIS.

Oh! d'abord, en général, faut qu' la femme soit r'quinquée z'et pomponée!..allons, viens.

BARDAUD.

Claudine, je r'venons dans l'instant, entends-tu? tâche d' ben vendre.

CLAUDINE.

Comment, tu m' laisses encore!

BARDAUD.

J' vas à deux pas pour une affaire qui te r'garde.

FRANÇOIS.

Nous allons à deux pas pour une affaire qui vous regarde.

SCENE XIV.

LORRAIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vous, monsieur, laissez-moi.

LORRAIN.

Que je vous laisse! quand je perds la tête d'amour pour vous! mais quoi qu'j'ai fait? quoi qu'j'ai dit?

CLAUDINE.

J'en sais rien, mais je n' voulons plus vous voir, ni vous parler, qu' vot' père n'ait consenti à not' mariage; ainsi, éloignez-vous, Lorrain.

LORRAIN.

J' vous dis que j'y en ai déjà touché deux paroles.

CLAUDINE.

Eh! ben?

LORRAIN.

Eh! ben, il a dit: j' verrons.

CLAUDINE.

Eh! ben, moi itou, j' verrons quand il aura vu.

LORRAIN.

Eh bien, quand mon père va r'venir, c'est d' nous j'ter tous les deux dans ses bras, j' sais comment faut l' prendre pour le subjuguer.

CLAUDINE.

Il n'y tiendra pas, ce pauvre cher homme.

LORRAIN.

Avec ça qu'il n'a pas l' cœur coriace, ben du contraire.

CLAUDINE.

Faites c' que vous voudrez, mais en attendant qu' vot' père r'vienne, commencez par vous en aller: j' tremblons qu' mon frère ne nous surprenne.

LORRAIN.

Allons, puisque vous l' voulez, j' m'en vas. (*A part.*) mais j' vas toujours me nicher dans queuqu' coin que j' puisse la voir à mon aise.

SCENE XV.

CLAUDINE, seule.

Qu'on est donc drôle quand on aime !... qu'on est donc drôle ! l' cœur fait un carillon qu'on s'entend plus, quoi ! on n' fait rien qui vaille ! on pense à je n' sais quoi ! on n' dit qu' des bêtises ! oh ! c'est ben gentil !... c' pauv' Lorrain, je n' lui;ons pas tant seulement dit que j' l'aimais, et pourtant j'en avions une fière envie ; l' mot était là, quoi ? eh ! ben, il n'a pas pu sortir... puisque j' n'ons pas osé parler quand il était là, maintenant qu'il est ben loin, il faut qu' je m' soulage. (*Elle va à sa charette et prend un choux qu'elle pose sur un baton qui tient à l'héridelle de la charette.*) J' suppose qu'vlà mon Lorrain...

SCENE XVI.

CLAUDINE, LORRAIN.

LORRAIN, *il se met derrière la charette.*

Avec qui qu'elle dialogue donc là ? avec une tête de choux.

CLAUDINE, *ne le voyant pas.*

Vous m'aimez donc, monsieur Lorrain ?— Oh ! y a gros que je vous aime, mamzelle.

LORRAIN, *à part.*

Il y a gros, je n'aurais pas mieux dit.

CLAUDINE.

Et vous voulez m'épouser ? — En mariage.

LORRAIN *à part.*

Oui, en mariage ; je ne demande que ça.

CLAUDINE.

Et vous m' serez fidèle ? — Foi de savetier.

LORRAIN, *toujours caché.*

Foi de savetier, je le répète.

CLAUDINE.

Eh ! ben, mon petit Lorrain, je vous aime itou, et vous serez mon mari. (*Lorrain sort de sa cachette.*)

LORRAIN.

Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !

CLAUDINE.

Ah ! vous m'avez fait peur !

LORRAIN.

Et vous, vous m'avez fait joliment plaisir !

CLAUDINE.

Eh ! ben, je n'men dédis pas, j' vous aimons, et vous s'rez mon mari.

LORRAIN.

En avant le conjungo et les aîles de pigeon.

CLAUDINE.

AIR *D'Emma.*

Tra, la, la la, la, la, la, la, la, la la !....
J'ons du goût pour le mariage,
Et je veux entrer en ménage,
Le plutôt qu' ça s' pourra.
J'ai tout c' qu'il faut pour ça.
J'aimons Lorrain, j'ai du courage ;
A ma noc' j' m' vois déjà.
Il faut toujours (*bis.*) en rev'nir là...
Tra, la, la.........., etc.

Ils dansent.

Lorrain est bon, je suis sage,
Chacun fera son ouvrage.

LORRAIN.

Nous n' nous s'rons pas épousés
Pour rester les bras croisés.

CLAUDINE.

Mais, en quittant l' jardinage,
Le plaisir nous r'trouvera.
Il faut toujours (*bis.*) en r'venir là.
Tra, la, la........, etc.

Ils dansent.

A l'heure où chacun se retire,
Loin d' moi, si quéqu' chos' t'attire....

LORRAIN.

Fût-c' même un p'tit coup d'vin,
Sois tranquill' sur ton Lorrain.

CLAUDINE.

L'amour s'ra pour lui dire :
Ta femme t'attend par là.
Il faut toujours (*bis.*) en r'venir là.
Tra, la, la........, etc.

Ils dansent.

LORRAIN.

Là-dessus, j' vas chercher mon père. *(Il sort.)*

SCÈNE XVII.

CLAUDINE, JAQUOT, HYPOLITE.

JAQUOT, *à Hypolite, montrant Claudine.*

Par ici, la v'là, tenez, j'espère que vous êtes content de moi?

HYPOLITE.

Bien, très-bien, mon petit Jacquot. *(Jacquot sort.)*

HYPOLITE, *s'avançant.*

La jolie jardinière, vous êtes venue bien tard, ce matin?

CLAUDINE.

Monsieur...

HYPOLITE.

Je sais l'accident que vous avez éprouvé : êtes-vous un peu remise de votre frayeur?

CLAUDINE.

Monsieur, je ne vous connais pas.

HYPOLITE.

Ce n'est pas ça que je vous demande... je prends intérêt à vous et c'est bien naturel... vous êtes...

CLAUDINE.

Une pauvre marchande de choux... rien d' plus.

HYPOLITE.

Dites donc que vous êtes le plus joli de tous les choux.

CLAUDINE.

Allons, j' vois qu' vous voulez vous gausser d' nous.

HYPOLITE.

Moi, ah! dieu! si vous me connaissiez mieux.

CLAUDINE.

Eh! bien!

HYPOLITE.

Savez-vous quel est le beau jeune homme qui vous fait remettre tous les jours par le petit Jacquot de si tendres poulets ?

CLAUDINE.

J' les ons tant seulement pas r'gardés, vos poulets.

HYPOLITE.

Et ces jolis bouquets de roses pompons que vous avez dû trouver dans vos corbeilles à fruits; croyez-vous qu'ils y soient poussés tous seuls ?

CLAUDINE.

Ah! ben, des roses ! j' n'y t' nons pas ; j'en ons à r'vendre.

HYPOLITE.

A qui le dites-vous ?

AIR *de l'Ermite de Saint-Avelle.*

Avec tous ces oignons en bottes ,
Quand je vois ces yeux si brillans ;
Auprès des choux et des carottes ,
Quand je vois ces charmes naissans ;
Quand je vois ces fleurs fraiches écloses ,
En charrette ainsi voyager,
Je crois voir un bouquet de roses
Dans un jardin potager.

(*A part.*) Elle rit...de l'aplomb. (*Haut, jouant l'air passionné de mélodrame.*) Ecoutez, Mademoiselle, je ne suis pas un jeune homme comme il y en a tant ; les jeunes hommes d'aujourd'hui ne cherchent à parler à une jeunesse que pour... mais moi, ce n'est pas cela...

CLAUDINE.

Eh! bien, vous, vous m'parlez, pourquoi? pour rien...

HYPOLITE.

Pour rien !... ah! dieux !.. (*A part.*) Du pathétique, du romantique, j'ai justement là quelqueen chose. En avant le *Solitaire.* (*Il aveint un volume du So-litaire.*) « Si vous ne « m'aimez point, peu m'importe la vie, et, d'ailleurs, n'ai-« je point assez long-t emps erré dansles ténèbres de l'exis-« tence, n'ai-je point mérité que le ciel m'ouvre enfin cette « porte de lumière que l'homme appelle tombeau ? »

CLAUDINE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! qu' c'est farce!

HYPOLITE.

Farce! jolie marchande d'oseille.

CLAUDINE.

Où avez-vous pris tout ça?

HYPOLITE.

Dans cet ouvrage immortel... lisez-en quelques chapitres, là, au milieu des ciboules et des oignons, et je vous réponds que ça vous fera pleurer.

CLAUDINE.

Le beau plaisir!

HYPOLITE, *à part.*

Rien ne la touche, voyons si elle résistera à cette dernière épreuve... (*Haut.*) Permettez-moi au moins de couvrir ce joli col de ce petit sautoir de coton croisé qui vous joue le cachemire qu'on le prendrait pour un terneaux.

CLAUDINE.

De grâce! laissez-moi.

HYPOLITE.

Ainsi, la belle enfant, vous acceptez mon cadeau, et je prends un baiser.

CLAUDINE, *l'arrêtant.*

Finissez, ou j'appelle.

HYPOLITE; *voulant l'embrasser de force.*

Il me faut le baiser.

Morceau d'Ensemble.

AIR *des Lurons de la Grenouillère.* (*Canon de Lebreton.*)

CLAUDINE.

Ça, finissez donc!
Laissez-moi donc!

CLAUDINE.

On vous fera changer de ton;
Retirez-vous
Et filez doux,
Ou bien redoutez mon courroux;

Cessez ; cessez , on nous regarde.
C'est assez !
A la garde !
Finissez.

HYPOLITE.

Ah ! cédez-moi donc !
Donnez-moi donc
Un doux baiser, joli tendron !
Appaisez vous ,
Et , sans courroux ,
Voyez un sentiment si doux.
(*Aux autres.*)
En rien cela ne vous regarde.
C'est assez !
A la garde !
Finissez.

LORRAIN , *entrant.*

Ça , finissez donc !
Laissez-la donc !
J' vais vous fair' changer de ton.
Retirez-vous ,
Et filez doux ,
Ou bien redoutez mon courroux.
J' la prends sous ma garde.
C'est assez !
A la garde !
Finissez.

TOUS LES ACTEURS , *arrivant successivent à deux mesures de distance.*

Ça , finissez donc !
Laissez-la donc , etc.

SCENE XVIII.

LORRAIN, CLAUDINE, HYPOLITE, CRÉPIN, le Père GRAND-JEAN, la Veuve GRAND-JEAN, ANDRE GRAND-JEAN, la Jeune GRAND-JEAN, FRANÇOIS, BARDAUD, Troupe de Marchands, la Garde. (*tout le monde brusque Hypolite.*)

LE PÈRE GRAND-JEAN, *après le canon.*

Paix !... (*il frappe fort avec son bâton, tout le monde se tait.*

LA Ve GRAND-JEAN.

Mais qu'a-t-il donc fait, c' pauvre garçon ? laissez-le donc s'expliquer.

GRAND-JEAN, *la repoussant.*

Retirez-vous, la vieille.

LA Ve GRAND-JEAN.

Respect au beau sesque !

GRAND-JEAN.

Eloignez-vous, ou morbleu !

CRÉPIN, *à Hypolite.*

Allons, marchons...

Le père GRAND-JEAN.

Un instant, maître Crépin, un instant! c'est z'à moi comme ancien z'à lui remémorier les principes d'honnêteté qu'on lui avait incalqués, et si j' n y puis rien, je permets qu'on le confisque.... avance ici, fanfan, et r'gard' moi bien là.

HYPOLITE, *levant les yeux sur le père Grand-Jean.*

Eh ! bien, je vous regarde et je vous considère, père Grand-Jean.

LA Ve GRAND-JEAN.

Il vous considère, père Grand-Jean.

Le père GRAND-JEAN.

Silence!... (*Il regarde la Ve Grand-Jean qui paraît intimidé d'une manière comique*) Quoique tu ne me sois mésaillé qu'à z une distance de plus d'un kilomêtre, crois tu que je laisserons vagabonder mon p'tit neveu et que j'attendrons pour mett fin z à ses frasques que tu m'ayes deshonoré moi z'et ma postérité future; j' veux ben répondre de toi z'aujourd'hui .. demande pardon z'à Claudine, r'tourne-moi z à ton prix fisque, et que je n' te r'pince plus dans ce c'hmin d' perdition, ou j' te préviens que j'ai dans ma manche un magistrat de sûreté de vieux cornouiller qui ne te raterait pas.

HYPOLITE, *soumis.*

Mademoiselle Claudine ..

Le père GRAND-JEAN.

C'est assez. *Punctum sufficit.* Je lis dans ses yeux qu'elle te pardonne, et toi Lorrain, avance ici... T'as été sage et soumissionné, tu vas en goûter la récompense.

LORRAIN.

Avec plaisir et satisfaction, je suis résigné z'à la chose.

GRAND-JEAN.

Remercie ton frère et ta sœur qui se chargent de te doter de leurs économies.

LORRAIN.

André, ma sœur...

FRANÇOIS.

Quoi qu'il chante donc là...

GRAND-JEAN.

Te tairas-tu.

FRANÇOIS.

C'est bon, on se tut.

BARDAUD.

Mais moi...

GRAND-JEAN.

Toi, tu as vu de quoi z'il retourne... un mirliflore la serrait de près... et sans sa vertu et les messieurs du Corps de-garde... remercie le ciel et le caporal, que l'innocence trouve encore sur le pavé des z'halles, un abri près de c'te fontaine, et embrasse ta sœur. (*Il montre Lorrain.*) V'là le mari que je lui donne.

BARDAUD.

C'est dit, j' collationne et j' pataraphe.

GRAND-JEAN.

C'est bon.

FRANÇOIS.

Et moi, je suis enfoncé.

GRAND-JEAN.

A ce soir la noce, et dans neuf mois le baptême.

LA Ve. GRAND-JEAN.

Quel beau jour, j' voudrai t'être tous les jours au jour d'aujourd'hui.

VAUDEVILLE.

AIR : *d'une vieille chanson de Laujon.*

GRAND-JEAN.

Vîte l' vin en perce,
Mes bons amis;
Qu'ici, chacun en verse!
Si l'un d' nous renverse,
Jettons des cris
Selon notre commerce!

CHŒUR.

Vît' le vin...., etc.

FRANÇOIS.

Qu' chacun d' vous s' marie au plutôt,
Mais, pour agir, en homme sage,
Que votre femme ne soit pas en défaut,
Et que tout soit propre dans vot' ménage,
J'ai, dans mes mains ce qu'il vous faut.

Ach'tez des balais d' crin! des houssoirs, des plumeaux!.. (*Montrant des baguettes.*) Battez vos canapés, vos habits et vos femmes pour deux sous!..

TOUS :

Vîte l' vin...., etc.

LORRAIN.

J'espèr' qu'avec ma p'tit' moitié,
Je vas fair' fortun' dans la chaussure;
Je n' manquerai pas d'être employé;
Car si queuqu'z' uns vont en voiture,
Y gn'y en a tant qui vont à pié!....

Carleur de souliers!..

TOUS :

Vîte l' vin...., etc.

BARDAUD.

Je suis un garçon étoffé :
Qu'on fass' de moi des choux, des raves;
J' vends; comm' si j'étais né coîffé,
D' la chicorée et des bétraves.
Demandez dans plus d'un café!....

En voulez-vous d'la salade!

TOUS :

Vîte l' vin...., etc.

HYPOLITE.

Pour faire une bonne maison,
En plein-vent j'ouvre une boutique;
Et je veux, en toute saison,
Dès que je verrai la pratique,
Crier fort pour avoir raison :

A 3 f.! 3 f. 5 s. les gilets! gilets de toute grandeur! gilets de toute largeur! gilets de toute couleur!.. 3 f.! 3 f. 5! vous n'en payez pas la façon!..

TOUS :

Vîte l' vin...., etc.

LA Vᵉ GRAND-JEAN.

L' drôl' de commerc' que celui-ci!
J' crois que l' malheur commence à m' suivre;
Mais dam' c'est que d' n'avoir aussi
Que des pierr's à fusil pour vivre,
C'est bien dur au jour d'aujourd'hui!

Des allumettes et d' l'amadou, des pierr's à fusil, des brule-tout, achetez à moi, j' vendrai à vous.

ANDRÉ.

J' vends honnêt'ment Louviers, Elbeuf,
Tous les jours, même les dimanches;
Mais pour la noc' de quéqu' homm' veuf,
C'est ben une autr' pair' de manches.
J' vends souvent du vieux pour du neuf.

Habits vieux galons! marchand d'habits!.. habits! habits!...

TOUS:

Vîte, l' vin...., etc.

Mad. GRAND-JEAN.

J' vends pour tous les goûts, Dieu merci!
Rob's à l'enfant, corsets d' grand'-mère;
Chapeau d'paille, bonnet garni;
J'ai mêm' des costumes d rosière
Et qui n'ont presque pas servi.

Voilà la marchande de chiff...

TOUS:

Vîte l' vin...., etc.

GRAND-JEAN père.

Maintenant, chaque peuple est notre ami;
Mais, si l'on nous faisait la guerre,
A la voix d'un Prince chéri,
Nous volerions à la frontière.
En France, on n'entendrait qu'un cri:

En avant! marche!.. Une tasse de café, mes enfans!..

TOUS:

Vite l' vin...., etc.

CLAUDINE, *au public.*

De crainte nous somm's tous saisis,
Daignez nous rendre à l'espérance,
Souriez à ce tableau d' Paris,
Et puiss' la voix de l'indulgence
Venir se mêler à nos cris.

FIN.

